

vient verdâtre, fétide et se remplit facilement de vers¹. » Au contraire, d'après le témoignage unanime de tous ceux qui connaissent l'Égypte, l'eau du Nil n'est jamais corrompue quand, dans les commencements de la crue, elle devient rougeâtre, elle ne cause pas alors la mort des poissons et peut être bue sans aucun danger. Un changement chimique insolite, que le phénomène du Nil rouge ne suffit point à expliquer, s'était donc produit dans les eaux; quand elles avaient été frappées de la verge de Moïse, un miracle s'était opéré².

Cependant ce miracle, quelque grand qu'il fût, ne toucha point le cœur du Pharaon³, comme tant d'autres qui devaient le suivre. Dieu envoya alors à l'Égypte une seconde plaie : celle des grenouilles.

¹ Dr Lambert, *Hygiène de l'Égypte*, p. 30-31. Voir aussi Bunsen, *Bibelwerk*, t. v, p. 128. Voir enfin l'intéressante description d'Abd-Allatif, *Relation de l'Égypte*, trad. Sylvestre de Sacy, p. 333. Les habitants de l'Égypte disent, au rapport de Makrizi, quand les eaux du Nil sont devenues vertes : « Le Nil est devenu indigeste, » voulant exprimer par là que l'usage de ses eaux est nuisible à la santé. *Ibid.*, p. 344, note de S. de Sacy. En temps ordinaire, l'eau du Nil est délicieuse à boire, comme nous l'avons dit plus haut, p. 315.

² Le Dr H. Kurtz a très bien mis en relief les différences qui existent entre le phénomène du Nil rouge et la première plaie d'Égypte, *Geschichte der alten Bundes*, t. II, p. 101-102. Voir aussi la *Bible* d'Allioli, t. I, p. 288.

³ On peut être surpris qu'un aussi grand miracle que le changement des eaux en sang ne produisit pas plus d'impression sur le cœur de Ménéptah, mais il ne faut pas oublier que les Égyptiens étant habitués à voir le Nil rougir tous les ans, devaient être moins frappés par le changement des eaux en sang que ne l'auraient été les habitants de pays qui n'auraient jamais rien vu de semblable.

CHAPITRE IX.

DEUXIÈME, TROISIÈME ET QUATRIÈME PLAIES.
LES GRENOUILLES, LES MOUSTIQUES ET LES MOUCHES.

Aaron, sur l'ordre de Dieu, transmis par son frère Moïse, « étendit les mains sur les eaux de l'Égypte et les grenouilles montèrent et couvrirent la terre d'Égypte »¹. Peut-être sous le nom de grenouille faut-il comprendre aussi un animal plus désagréable et plus repoussant encore : le crapaud, car l'hébreu ne distingue pas l'un de l'autre². Quoi qu'il en soit, les grenouilles sont très abondantes en Égypte³ et, à l'époque de la croissance du Nil, leur nombre est tel qu'elles empêchent de dormir, par leur coassement, les voyageurs qui ne sont pas habitués à ce bruit étourdissant et d'une monotonie exaspérante. Il est aisé de s'imaginer l'incommodité d'une invasion de grenouilles, pénétrant dans les appartements, couvrant tous les meubles, les tables, les lits, et remplissant tous les vases et les ustensiles

¹ Exod., VIII, 6.

² La grenouille, צפרדע, *sefardé'a*, n'est nommée que trois fois dans l'Ancien Testament et chaque fois à l'occasion de l'événement qui nous occupe. Elle est mentionnée dans un seul passage du Nouveau Testament (Apoc., XVI, 3). Frz. Delitzsch, *Commentar über die Psalmen*, 3^e édit., 1874, t. II, p. 46, admet avec raison que צפרדע fut primitivement un nom générique, désignant tout à la fois la grenouille et le crapaud. Seetzen, *Reisen*, t. III, 492-495, décrit sous le nom arabe de *tsofd'a* un crapaud, *bufo mosaïcus*.

³ « Il y a plusieurs espèces de grenouilles en Égypte; on remarque parmi elles, la grenouille verte tachetée (*rana punctata*), qu'on dit être aussi agile sur terre que dans l'eau. Les grenouilles sont excessivement prolifiques, une femelle produit, au printemps, de 600 à 1000 œufs, même dans les pays relativement froids. » Th. Smith, *History of Moses*, p. 110, note.

de ménage. Dès la plus haute antiquité, les indigènes avaient confié à une divinité¹, le soin de les délivrer de l'importunité de ces animaux malfaisants. On voit représentée sur les monuments une déesse avec une tête de grenouille².

De même que le dieu du Nil avait été humilié dans la première plaie, la déesse à la tête de grenouille fut humiliée dans la seconde : Jéhovah prouva l'impuissance de cette fausse divinité qui ne put défendre ses adorateurs contre l'invasion des grenouilles³.

Dans cette seconde plaie, Dieu multiplia d'une manière miraculeuse cet instrument de sa colère contre les Égypt-

¹ Elle s'appelait Hiqit. M. Osburn, *Monumental History of Egypt*, l'appelle la déesse *Heki*. D'après lui ce nom viendrait du coassement de la grenouille, ἑρξῆξξξξξξξξ en grec, dans Aristophane, *Ranæ*, 209 et suiv., édit. Didot, p. 330.

² On lit sur la figure d'une divinité, ainsi représentée à Denderah : *hirk em abenh*, « ton visage est comme celui d'une grenouille. » H. Brugsch, *Hieroglyphisches Wörterbuch*, t. 1, p. 178; *Grammaire hiéroglyphique*, p. 105. — Le Musée de Boulaq possède une divinité à tête de grenouille. Le P. Noory, qui avait bien voulu faire des recherches à ce sujet dans ce Musée, écrivait à la fin de 1880 au P. Bohnen : « Je vous communique avec une joie d'autant plus vive la découverte d'une divinité à tête de grenouille qu'elle m'a coûté deux ou trois courses à Boulaq et les plus minutieuses recherches. Le catalogue n'en fait pas mention; les photographes ne l'ont pas reproduite. D'une pierre bleue transparente, cette statuette atteint à peine la hauteur de sept centimètres. Elle est d'un travail exquis pour la finesse des traits et l'harmonie de l'ensemble. » Sur Hiqit, correspondant à Khnoum modelant l'œuf du monde, voir Maspero, *Journal officiel*, 4 mars 1879, p. 1663; cf. *ibid.*, Le Blant, 26 février 1879, p. 1447. — « Le petit Musée de la porte de Hal, à Bruxelles, possède deux canopes en terre cuite dont le couvercle figure une grenouille. Chacun de ces vases a la panse ornée de la sculpture d'un personnage agenouillé devant un canope, également surmonté de l'image d'une grenouille. » Note communiquée par le P. Bohnen, S. J. — Le culte de la déesse à tête de grenouille « remonte au moins à la 7^e dynastie. » Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, 1875, p. 241. Voir à la fin du présent volume, l. v, ch. vii, la description d'un naos du Louvre.

³ Osburn, *Monumental History of Egypt*, t. II, p. 580-581.

tiens et fit éclater son souverain domaine et sa toute-puissance, en faisant apparaître les grenouilles quand Aaron étendit la main sur les eaux, de même qu'en les faisant disparaître, lorsque, au jour déterminé à l'avance par Menephtah lui-même, Moïse demanda cette grâce au Seigneur¹.

Le Pharaon, délivré du fléau, endurcit son cœur et refusa d'obéir à la voix de Jéhovah. Il en fut puni par la troisième plaie.

La troisième plaie fut celle des insectes appelés par le texte original *kinnim*. Les *kinnim* sont les moustiques², l'un des fléaux ordinaires de l'Égypte; Hérodote le décrit

¹ « Nilus quidem ranis abundat, at circumstantiæ omnes miraculi naturam indicant. » Zschokke, *Historia sacra antiqui Testamenti*, p. 56. — « Lorsque le Nil a pris son accroissement, dit la Bible d'Allioli, t. 1, p. 289, et surtout après que ses eaux se sont retirées, les grenouilles naissent en grand nombre dans les étangs et les endroits marécageux que peu à peu elles abandonnent. Mais la plaie des grenouilles dont Moïse frappa l'Égypte, arriva au mois de mars (ou de février), avant même que les eaux du fleuve commencent à s'enfler, et elle eut cela d'extraordinaire et de miraculeux, que ces animaux parurent subitement en quantité prodigieuse et contre leur instinct naturel, elles se répandirent sur terre, pénétrèrent jusque dans les appartements, et enfin qu'elles périrent comme elles avaient paru, d'une manière subite et dans le temps même que Pharaon avait fixé. » — « Les magiciens (du Pharaon), lisons-nous, *ibid.*, p. 290, firent aussi sortir des grenouilles du Nil ou de quelques marais, mais ils n'en firent sortir qu'un fort petit nombre. Ils purent se servir d'un appât, ou agir par le maléfice du démon. »

² Origène, qui était du pays, décrit ainsi l'insecte, qui produisit la troisième plaie : « Hoc animal quidem pennis suspenditur per aerem volitans; sed ita subtile est et minutum, ut oculi visum, nisi acute cernentis, effugiat. Corpus tamen, cum insederit, acerrimo terebrat stimulo. » *Homil. iv in Exod.*, t. XII, col. 322. Philon, qui vivait aussi sur les lieux, en fait une description semblable, *Vita Mosis*, lib. 1, édit. Paris, 1640, in-fol., p. 618-619. Quelques critiques, comme Bochart, ont entendu par קִנִּים, *kinnim*, les poux, *Hierozoicon*, édit. Rosenmüller, t. III, p. 456. — Voir Wood, *Bible animals*, p. 637. — Sir Samuel Baker croit que *kinnim* désigne des « ticks » ou mites, tiques. Voir *Nile's Tributaries*, p. 122.

dans son histoire¹. C'est surtout lorsque l'air est frais que l'on a à redouter leurs piqûres. Ils persécutent les hommes, les incommode dans leurs repas, les troublent dans leur sommeil et, en leur suçant le sang, les couvrent de petites pustules très douloureuses qui peuvent produire la fièvre. C'est principalement vers la fin de l'inondation que les moustiques abondent. Pococke et Maillat disent qu'ils forment quelquefois au Caire de véritables nuages qui obscurcissent le ciel. De toute antiquité, on a été obligé de se servir, dans la vallée du Nil, de moustiquaires pour échapper à leurs morsures pendant la nuit ou de ne dormir que complètement enveloppé dans un manteau². Nous voyons souvent représentés sur les monuments les flabellifères ou porteurs d'éventails, chargés de défendre les grands personnages contre leurs attaques³.

Le caractère miraculeux de la plaie, d'ailleurs fréquente en Égypte, dont Dieu affligea alors ce pays, consista dans la manière dont Moïse la produisit en faisant frapper la poussière par son frère Aaron, armé de sa verge, et aussi sans doute dans l'abondance tout à fait extraordinaire des moustiques. Ils ne sont généralement en grand nombre que dans les endroits humides, mais en cette circonstance, toute la poussière de l'Égypte fut changée en moustiques, sous

¹ Hérodote, II, 195.

² Voir dans Laborde, *Commentaire géographique de l'Exode*, p. 32, l'intéressante description des incommodités et des souffrances que causent les moustiques, et des moyens que l'on est obligé d'employer pour s'en délivrer. Sa description est très exacte.

³ Aujourd'hui, comme autrefois, en Égypte, les chasse-mouches sont en usage et non sans nécessité. Bien des personnes ne sortent point sans être armées d'une queue de cheval attachée à un manche plus ou moins élégant, ou d'un instrument analogue soit en feuilles de palmier, soit en quelque autre matière afin de pouvoir se défendre de ces insectes incommodés qui ne vous laissent aucun repos.

la verge miraculeuse d'Aaron¹. Les enchanteurs de Ménéphthah ne purent contrefaire ce dernier prodige, comme ils avaient fait pour les précédents; néanmoins le cœur du roi resta endurci².

On croit généralement que la quatrième plaie fut celle des mouches, quoique le sens précis du mot hébreu 'ārôb soit difficile à déterminer³. Ce mot signifie proprement « mélange, » et nous pouvons l'entendre de toute espèce de mouches sans distinction d'espèces.

Les mouches sont un des fléaux de l'Égypte et lorsqu'elles abondent plus qu'à l'ordinaire, elles rendent la vie presque intolérable. « Leurs essaims sont si nombreux, dit M. Wood, que l'étranger mange des mouches, boit des mouches, respire des mouches⁴. » Mais ce qui les rend surtout insupportables, c'est qu'elles se posent de préférence sur les paupières et au coin de l'œil : l'humidité de cette partie du corps les y attire. Or les ophtalmies sont très fréquentes en Égypte et il est aisé de se figurer le supplice que causent à des yeux malades ces ennuyeux insectes. Un des spectacles qui impressionnent le plus péniblement l'Européen sur les bords du Nil, c'est la multitude d'enfants dont les yeux sont malades et couverts de mouches.

¹ Osburn, *Monumental History of Egypt*, t. II, p. 582.

² « Les moucherons naissent et se multiplient ordinairement, dit la Bible d'Allioli, t. I, p. 294, dans les pays chauds, dans les endroits humides, marécageux, remplis de débris ou de corps en putréfaction. Après la retraite des eaux du Nil, et même pendant qu'elles se retirent, il y en a beaucoup en Égypte, et nul doute qu'en cette occasion les amas de grenouilles mortes n'aient encore contribué à les multiplier. Mais à la manière dont les choses se passent ici, on voit clairement que le fléau n'avait pas une cause naturelle : ce n'était pas non plus la saison où les moustiques infestent d'ordinaire l'Égypte. »

³ Exod., VII, 17. Les Septante traduisent *καρδύμια*; Symmaque, *παμμύια*.

⁴ Wood, *Bible animals*, p. 633.

Une espèce de ces mouches, appelée *dthehab*, est longue, de couleur grise, et apparaît vers l'époque de l'inondation du Nil; elle est si pernicieuse qu'elle peut causer par ses piqûres la mort des chameaux, si l'on néglige de soigner à temps les blessures qu'elle leur a faites. Elle attaque les hommes comme les animaux¹.

Quelque habitués que pussent être les Égyptiens aux incommodités causées par les mouches, les souffrances que leur fit endurer la quatrième plaie furent si grandes, que le Pharaon commença à proposer des concessions à Moïse². Il ne voulut point lui accorder cependant tout ce que ce dernier lui demandait et il en fut puni par une épizootie qui fit périr un très grand nombre d'animaux.

¹ Voir aussi la description du terrible *zimb*, dans Bruce, *Travels*, t. v, p. 190.

² « Les mouches sont un fléau de tous les pays chauds, dit la *Bible* d'Allioli, t. 1, p. 291, et l'Égypte, après la retraite des eaux du Nil, vers le mois de septembre ou d'octobre, en est infestée. Mais la plaie des mouches dont Moïse frappa Pharaon, arriva au mois de février ou au commencement de mars, et ce fait, considéré dans toutes ses circonstances, est évidemment miraculeux. »

CHAPITRE X.

CINQUIÈME, SIXIÈME ET SEPTIÈME PLAIES. —

LA PESTE DES ANIMAUX; LA PESTE DES HOMMES; LA GRÈLE.

« Si tu refuses de renvoyer mon peuple et si tu le retiens, dit Dieu au Pharaon par la bouche de Moïse, ma main sera sur tes champs, et une peste très grave sera sur les chevaux, les ânes, les chameaux, les bœufs et les brebis »¹. Il faut avoir vu de ses yeux le Delta pour se faire une idée de l'innombrable multitude d'animaux domestiques dont les champs sont remplis. Nulle part au monde on n'en peut voir réunie une si grande quantité. La plaie qui les frappait devait donc être une perte considérable pour leurs possesseurs.

L'histoire mentionne en Égypte quelques épidémies du genre de celle dont parle l'Exode. En 1786, la peste tua un si grand nombre de bœufs qu'on fut obligé d'employer les buffles à leur place pour les travaux d'irrigation. Le fléau sévit de temps en temps dans le Delta avec une grande violence et l'on est obligé alors d'aller chercher de nouveaux bœufs en Syrie ou dans les îles de l'Archipel. Mais quelle que soit la fréquence de la maladie, elle n'est pas régulière et ce n'est que par un miracle évident que Moïse put en annoncer l'apparition. « Il faut savoir, comme l'a dit avec beaucoup de raison Origène, que, quoique la plupart des prodiges opérés par Moïse contre l'Égypte ne descendissent point du ciel, ils n'en avaient pas moins manifestement Dieu pour auteur².

¹ Exod., ix, 3.

² Ἐγερῆν εἰδέναι ὅτι καὶ τὰ πολλὰ τῶν ἐπὶ Μωϋσέως κατὰ τῆς Αἰγύπτου τεραστίων, οὐκ ὄντα ἐξ οὐρανοῦ, σαφῶς ἦν τοῦ Θεοῦ. Origène, *Comment. in Matth.*, tom. xii, t. xiii, col. 977.

La peste des animaux n'ayant point suffi pour toucher le cœur endurci des Égyptiens, Dieu les frappa eux-mêmes¹. Ce châtement dut d'autant plus leur imprimer une terreur salutaire qu'il n'est pas très commun dans la vallée du Nil. « Avec de grandes chaleurs et l'humidité qui règne dans certaines villes pendant l'été, dit le docteur Lambert, médecin des chemins de fer et des télégraphes du gouvernement égyptien, l'on croirait que l'Égypte est un des pays les plus malsains, surtout lorsque, par l'inondation du Nil, le pays devient, pendant des mois entiers, un marécage où l'eau croupit pendant trois mois environ; marécage dont les exhalaisons devraient causer des épidémies graves et des maladies d'infection générale; mais l'expérience vient nous prouver que les émanations des eaux stagnantes, causes de tant de maladies et si meurtrières dans tout autre pays, ne peuvent avoir cette qualité en Égypte, et la raison en est simple : d'un côté, les courants des vents continus ne trouvant pas le moindre obstacle, pas même une seule montagne pour empêcher leur cours, passent et emportent avec eux toute exhalaison malsaine, tout miasme; de l'autre, deux contrées immenses, voisines de l'Égypte, embrasées et desséchées par un soleil ardent et privées tout à fait d'eau : l'Afrique et l'Arabie, couvertes de sables toutes les deux et ayant une atmosphère dont la siccité est extrême, aspirent et absorbent continuellement toute l'humidité, et avec elle toute exhalaison malsaine et miasmatique². »

Il est impossible de déterminer exactement quelle fut la maladie dont Dieu frappa les Égyptiens dans la sixième plaie et qui atteignit les animaux comme les hommes³.

¹ Exod., ix, 8, 11.

² Dr Lambert, *Hygiène de l'Égypte*, 1873, p. 27-28.

³ Moïse jeta une poignée de cendre, Exod., xi, 10, pour amener cette plaie. M. Osburn, *History of Egypt*, t. II, p. 585, se sert de cette circonstance pour déterminer approximativement l'époque de cette plaie.

C'était certainement une espèce de peste. Malgré la salubrité de l'Égypte, les épidémies n'y sont pas maintenant sans exemple. On les attribue à la malpropreté des habitants et à la cessation de l'usage antique d'embaumer les morts, lors de la conversion de ce pays au christianisme. Si cette dernière raison était fondée, la peste dont Dieu affligea les Égyptiens dans la sixième plaie n'en serait que plus extraordinaire. Cependant en réalité, quoique Hérodote ait pu vanter, avec raison le climat sain, de la vallée du Nil¹, la peste n'y était pas inconnue. Thucydide nous a conservé le souvenir d'un fléau de ce genre qui, quelques années après le voyage, en ce pays, du père de l'histoire, ravagea le royaume des Pharaons et se répandit ensuite sur l'Asie et sur l'Europe². La stagnation des eaux du Nil sur le sol y a toujours produit des émanations fétides que les vents salubres dont parle le Dr Lambert dissipent le plus souvent,

« Une des dernières opérations du cultivateur en Égypte, à la fin de l'inondation, dit-il, est de consumer les broussailles et les herbes qui sont amoncelées dans les endroits les plus élevés et très soigneusement réduites en cendres. Dans ce but, on y met le feu plusieurs fois. Aujourd'hui les endroits élevés sont généralement sur les bords du fleuve : ils sont souvent tout en feu pendant une longueur de plusieurs milles, de sorte que tout le pays paraît en flammes. Telle a été toujours la coutume de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés dont les monuments nous aient conservé le souvenir. Les fêtes de la « grande et de la petite conflagration » apparaissent sur les plus anciens calendriers des tombes de Ghizéh. Nous supposons que cette fête remplissait plusieurs jours... (Le Pharaon) et les prêtres étaient sans doute occupés à quelques cérémonies de ces fêtes, lorsque Aaron jeta sur eux des poignées de cendre de cette *conflagration* lesquelles les couvrirent aussitôt d'ulcères qui les empêchèrent d'achever leurs rites. Les cendres, en même temps, emportées comme des nuages sur le pays par les vents étiens, infligèrent une grave plaie à toute la population. » On peut objecter à bon droit contre cette explication que le texte fait prendre les cendres dans une fournaise. Cette plaie n'eut pas lieu d'ailleurs à la fin de l'inondation.

¹ Hérodote, II, 77.

² Thucydide, *De Bello Pelopon.*, II, 48, édit. Didot, p. 75.

mais non dans tous les cas. Plusieurs textes mentionnent en effet une maladie qu'ils appellent *aat* et qui n'est autre que la peste. Le calendrier Sallier en parle en termes qui indiquent que c'est un mal contagieux et épidémique qu'on respire avec l'air. « L'air dans le ciel, en ce jour, dit-il, mêle à lui les Aatu annuels. » Ce jour est le 19 de Tobi, c'est-à-dire du premier mois qui suit le retrait des eaux après l'inondation, époque à laquelle la peste se déclare encore assez fréquemment aujourd'hui en Égypte. Les papyrus de Leyde 1346 et 1347 contiennent des formules magiques et décrivent des amulettes propres à garantir de ce mal : « Est sauvé l'homme de l'*aat* annuel, y est-il dit, non s'empare l'ennemi (la mort) de lui;... non abat lui l'*aat* annuel » quiconque récite des formules sacrées du papyrus 1347, « non s'empare débilite de lui; non tue lui l'*aat* annuel, non détruit lui la maladie (*aabu*). » — « Ces formules, dit M. Chabas, dans lesquelles AAT est accompagné du mot TER, de l'année, annuel, nous obligent à penser à quelque fléau périodique et de nature particulièrement redoutable, puisque les Égyptiens cherchaient à en conjurer les atteintes par des moyens magiques comme ils le faisaient pour les crocodiles, les animaux féroces et les reptiles venimeux¹. »

La peste miraculeuse dont Dieu frappa les Égyptiens dans la sixième plaie atteignit toutes les classes de la société. Les enchanteurs ne furent pas eux-mêmes épargnés, mais l'obstination de Ménéphthah n'en demeura pas moins grande.

La septième plaie fut un orage affreux où les éclairs et le tonnerre furent accompagnés d'une grosse grêle qui causa dans les champs de très grands ravages. Cette grêle effraya

¹ Chabas, *Mélanges égyptol.*, 1^{re} série, t. I, p. 39. — Voir l'adjuration contre les crocodiles et autres, *Papyrus magique Harris*, *ibid.*, III^e série, t. II, p. 237 et suiv.

d'autant plus les Égyptiens qu'elle est plus rare dans leur pays. Personne n'en avait jamais vu d'aussi désastreuse, beaucoup sans doute n'en avaient jamais vu du tout. « Pendant un séjour de douze ans (en Égypte), dit le docteur Pruner, il n'est venu à ma connaissance qu'un seul cas de mort produit par la foudre, et c'était encore dans l'île de Rhodes. Il n'est tombé de la grêle que trois fois, en été, pendant le même intervalle de temps, et elle était très peu abondante¹. »

Le texte sacré détermine l'époque où eut lieu cet orage : c'est lorsque l'orge monte en épis et le lin en tuyaux, c'est-à-dire au mois de mars, comme nous l'avons vu plus haut. L'orge et le lin furent ainsi détruits par la grêle; les pertes furent très grandes. Néanmoins, quand le fléau fut passé, Ménéphthah persista dans son endurcissement.

Dieu résolut donc de frapper encore davantage les Égyptiens dans leurs biens et de leur enlever le reste de récoltes que la grêle avait épargné, en faisant compléter l'œuvre de destruction par les sauterelles.

¹ Pruner, *Krankheiten des Orients*, p. 36. Un frère des Écoles chrétiennes, bien connu de tous les Français qui ont séjourné dans la capitale de l'Égypte, le frère Angelème, m'a raconté au Caire, en mars 1888, que depuis vingt-neuf ans qu'il habite cette ville, il n'a vu tomber que deux fois de la grêle, et pendant cinq minutes seulement. Il n'a pas vu une seule fois un orage proprement dit, mais uniquement des averses de pluies et des éclairs de chaleur. La pluie elle-même est très rare dans le Delta, excepté à Alexandrie. Il pleut aussi maintenant quelquefois dans le voisinage du canal de Suez, depuis le percement de l'isthme.